

ENZO CORMANN

Vita Nova Jazz

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES ARTISANS CHAOSMIQUES, « Triptyque romanesque » :

LE TESTAMENT DE VÉNUS (« Blanche »), 2006.

SURFACES SENSIBLES (« Blanche »), 2007.

VITA NOVA JAZZ (« Blanche »), 2011.

Aux Éditions de Minuit

CREDO, suivi de LE RÔDEUR, 1982.

SANG ET EAU, 1986.

SADE, CONCERT D'ENFERS, 1989.

TAKIYA ! TOKAYA ! suivi d'ÂMES SŒURS, 1992.

LA PLAIE ET LE COUTEAU, suivi de L'APOTHÉOSE SECRÈTE.

TOMBEAU DE GILLES DE RAIS, 1993.

DIKTAT, 1995.

TOUJOURS L'ORAGE, 1997.

CAIRN, 2003.

LA RÉVOLTE DES ANGES, 2004.

L'AUTRE, 2006.

JE M'APPELLE *et autres textes*, 2008.

Aux Éditions Théâtrales

BERLIN, TON DANSEUR EST LA MORT, 1981.

LE DIT DE JÉSUS-MARIE-JOSEPH, 1998.

Aux Éditions Rouge Profond

MINGUS, CUERNAVACA, 2003.

Aux Éditions Les Solitaires intempestifs

À QUOI SERT LE THÉÂTRE ?, 2003.

VITA NOVA JAZZ

ENZO CORMANN

VITA NOVA JAZZ

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

à Jean-Marc Padovani (*saxophones ténor, soprano*), à notre « Grande Ritournelle »,

et à

Yvan Avice (*saxophones alto, baryton*), Claude Barthélémy (*guitare, oud*), Alain Bruel (*accordéon*), Jean-Luc Cappozzo (*trompette*), Daniel Casimir (*trombone*), Gilles Chabenat (*vielle*), Keyvan Chemirani (*zarb*), David Chevallier (*guitare*), Maxime Delporte (*contrebasse*), Xavier Desandre (*percussions*), Pierre Deyraud (*batterie, percussions*), Kudsi Erguner (*ney*), Patrick Fabert (*trompette*), Richard Foy (*saxophones baryton, alto*), Jean Gobinet (*trompette, bugle*), Pierre « Ti Boum » Guignon (*batterie*), Hakim Hamadouche (*mandole, chant*), Didier Havet (*tuba, trombone*), Patrice Héral (*batterie, électroniques*), Lahcen Hilali (*percussions*), Didier Itharry (*accordéon*), Jean-Claude Jouy (*batterie*), Stéphane Kochoyan (*piano*), Hélène Labarrière (*contrebasse*), François Laizeau (*batterie*), Philippe Léogé (*piano*), Vincent Limouzin (*vibraphone, marimba*), Ramon Lopez (*batterie, percussions*), Norbert Lucarain (*batterie, vibraphone*), Jean-Marie Machado (*piano*), Jacques Mahieux (*batterie, chant*), Gérard Marais (*guitare*),

Michel Marre (*trompette, bugle, tuba*), Youval Micenmacher (*batterie, percussions*), Frédéric Monino (*basse*), Gérard Pansanel (*guitare*), Maja Pavlovska (*chant*), Marc Perrone (*accordéon diatonique*), Pierre Pollet (*batterie*), Jean-Louis Pommier (*trombone*), Frédéric Pouget (*clarinettes*), David Pouradier-Duteil (*batterie*), François Raulin (*piano*), Yves Rousseau (*contrebasse*), Olivier Sens (*contrebasse, électroniques*), Éric Séva (*saxophones baryton, soprano, sopranino*), Gérard Siracusa (*percussions*), Yves Torchinsky (*contrebasse*), Franck Tortiller (*vibraphone, percussions*), François Verly (*batterie, percussions*), Bruno Wilhelm (*saxophones ténor, soprano*)... avec qui l'auteur de ce livre a eu l'honneur et le bonheur de jouer des mots et de la voix, sur scène et en studio, depuis 1989.

Si un luth jouait tout seul, il me ferait fuir, moi qui aime extrêmement la musique.

JEAN DE LA FONTAINE
Les Amours de Psyché et de Cupidon

Paris, le 15 juillet 2006

Ceci n'est pas une lettre.

Il est dix-sept heures et je viens de me lever. J'ai passé la nuit dernière au volant. Débarqué à cinq heures. Pour diverses raisons, que je t'exposerai peut-être, je ne me suis couché qu'à midi. Depuis mon retour d'Italie, je flotte dans ma peau, aussi dénué de substance qu'un souvenir. Quelqu'un a été perdu en chemin, oublié sur une aire d'autoroute, ou emporté par la trop grande vitesse — je roule, comme toujours, au-dessus de mes moyens réels; la mort déroule devant moi son grand ruban d'asphalte, je sors mon attirail d'amphètes, de musique et de cigarettes, et la partie s'engage.

Je viens de me lever et je me réveille déterminé à rompre unilatéralement dix années de mutisme réciproque. Besoin irréprensible de mettre en mots ce morceau de musique en up tempo auquel s'est mise à ressembler mon existence — musique trouée de vide. Et, quelle qu'en soit la raison, il m'est impossible d'écrire le moindre mot qui ne te soit adressé.

Pas une lettre, non, mais la transcription d'un solo que je te dédie.

Est-ce que tu me vois ? ceinturon militaire sur cotte de mécano, espadrilles, béret, lunettes noires — mon inchangeante tenue de scène, que tu appelais le « scaphandre ». Sax clipsé au harnais, ballant de biais à hauteur de plexus, ma main droite posée dans le pli du pavillon, la gauche repliée autour du bec, ajustement machinal d'une torsion du poignet, coup de pouce sur l'anche, je marche à petits pas jusqu'à l'avant-scène, accompagné par les faisceaux croisés de deux poursuites trop blanches, trop puissantes à mon gré, je laisse mourir les applaudissements de bienvenue, embouche, mouille, main gauche à poste, respiration abdominale

*des images, plus furtives qu'un mot, plus furtives qu'un geste
la première note qui vient*

*les doigts, les touches, le bec, le souffle, les milliers d'heures de
conquête de l'instrument*

comme ça vient

*le langage insensé de la langue des sens, langue pendante,
serpentante*

une impro sans filet

*phrase à phrase, souffle à souffle, marche funambule sur le fil
qui s'invente pas à pas*

seul face à des centaines d'anonymes, le cri d'animal aux abois du baryton réverbéré par les arènes, le théâtre antique ou la pinède, vibration perceptible de l'écoute, flux électrique...

*qui joue ? qui mène la danse ? qui a vécu ce qui a été vécu ? dit
ce qui a été dit ? foutu en l'air ce qui l'a été ?*

*qui est ce type dont parlent les journaux ? qui dit « je » quand
on lui tend un micro ? qui a cette « réputation sulfureuse » dont
parlent les journaux ? qui se plaint de la réputation que lui
font les journaux (quand il ne se plaint pas de l'indifférence des
journalistes) ?*

qui chante dans sa tête quand il embouche le sax ? qui roule à tombeau ouvert ? qui flippait qui titubait qui hurlait qui débloquent quand il — ?

16.07.2006

*« Les petits poissons s'amuse
dans la mer.
Vives esquilles de vie,
leurs petites vies les réjouissent
dans la mer* . »*

D.H. LAWRENCE

Commençons par l'Europeo.

Cet hiver, je reçois un coup de fil, précédé d'un message, et je demande à réfléchir, et je ne trouve pas le temps ou la façon de réfléchir, et je décide de dire oui sans réfléchir pour éviter de reconnaître mon incapacité à réfléchir, et l'on m'assure de l'accord de Jonas et de Dan et de Sinclair et de David et de Bram. Je ne me suis même pas demandé quels arguments les avaient convaincus de remonter sur scène en ma compagnie. J'exige une berline de location, un cachet abusif, quatre jours de répétitions, et je fonce vers les emmerdes et les regrets, les nuits d'insomnie et les coups de fil ad libitum à — appelons-la L.

Je débarque à San Lorenzo le 9 juillet, en fin d'après-midi, après un peu plus de mille kilomètres d'autoroute (Paris-Toscane via le tunnel du Mont-Blanc, Milan, Bologne, Florence) avalés en neuf petites heures, à l'aide de deux paquets de Lucky Strike, d'un pack de Kilkenny et de deux grammes de poudre de perlimpinpin. On me pousse à peine arrivé vers un costard de lin, froissé comme il sied,

* « Little Fish », traduction de Sylvain Floc'h.

surmonté d'une tête d'autorisé, qui entreprend de me broyer la main et de me taper dans le dos. Les yeux dans les yeux, sourire d'anthropophage, façon De Niro.

— Benvenuto all' Europeo, mister Erris! We love your music, and you will love our Toscana.

Le type s'esclaffe, complice — complice de qui? de quoi? —, et me secoue la main.

— Massimiliano Forlano (le truc dit en miaulant : Feurlâââno).

Eh oui, ridulent les autorisieux, avoue que ça t'en bouche un coin, mon p'tit Jimmy! Affable autorité spectrale dans son catafalque de lin écru, sur fond d'affiche de la 25^e édition de l'Europeo.

On dit l'Europeo, tout court. Ceux qui disent l'Europeo Jazz Fest trahissent leur pucelage. Ceux qui disent Festival en place de Fest sont d'une catégorie encore inférieure : ne font qu'encombrer les terrasses et dévoyer le décor avec leurs tenues hideuses de pseudo-randonneurs. On dit l'Europeo, on pense Festival, et le Jazz va sans dire — quand l'art (s'en) va sans dire, n'y aurait-il pas péril en la demeure festivalière? je pose la question.

Les chaussures de l'autorité (autorité *artistique* — ne jamais perdre de vue que le titre exact de ce secoueur de mains est *direttore artistico*) sont en toile à semelles de cuir. Godasses écrues, comme le costard, la tignasse, les dents et les murs chaulés des bureaux du *Fest(ival)*. Même le rire : écru. Même les mots. Même le décolleté de l'attachée de presse. Un véritable festival d'écru à base de secouage de mains, de lin autorisé correctement froissé, de ridicules chics, de nibards à l'étal et d'affiche griffée. On me glisse le nom de l'artiste qui a pondu le visuel, j'opine vachement, un ange de gravité fige les sourires, je crève d'envie de lâcher *connais pas*.

Dans la chambre du Palazzo del Monte qui m'est réservée, je découvre à mon arrivée la bouteille de Lacrima Christi et la corbeille de fruits censées me jouer le petit air de l'invité de marque. Là encore, murs écrus, draps écrus, tapis de bain écru. Une overdose de sable-et-chaux, de terre cuite, de meubles cérusés, de peignoirs nid-d'abeilles et de Vivaldi au petit déjeuner.

Overdose d'harmonie, Monsieur le Président! Mon client reconnaît les faits, pour peu que le tribunal lui reconnaisse les circonstances exténuantes — abus d'écru, débauche d'harmonie, ostentation de lin et de nibards! Une semaine durant — une éternité!

Et quand j'ai mis le point final, quand j'ai voulu sauver ce qui pouvait encore l'être — à savoir moi —, quand j'ai voulu *me* sauver, donc : prurit d'autorité, grands mots, menaces forlaniennes...

Certes, Madame la Juge, la réputation de mon client ne plaide pas en sa — sans compter que nous n'éprouvons aucun — et que si c'était à, il est probable que nous!

James Erris, dégoûtant personnage! vous êtes la honte du jazz européen! et même au-delà de l'Euphrate! et même outre-Atlantique! la honte du saxophone baryton! la honte du genre masculin et des individus de souche indo-européenne! fumeurs buveurs et — bordel de merde — sexagénaires!

Je le savais depuis le début. Je le savais, mais j'ai fait comme si je l'ignorais. J'ai signé leur contrat et j'ai loué une berline et j'ai roulé toute une journée pour ainsi dire sans m'arrêter et j'ai monté le sax et j'ai ouvert ma mallette de partitions et j'ai donné le tempo.

J'avais même composé deux morceaux pour la circonstance, avec ces arrangements impossibles qui ont fait ma réputation, parties de cache-cache avec le chaos, au bord du précipice (composer-décomposer, je suis toujours parti

de là, de la crise, la musique comme une variation inépuisable sur l'ordre et le désordre, la fragilité, la superposition d'états contradictoires — être ET ne pas être, savoir et ne pas savoir, savoir qu'on sait et qu'on ne sait pas). Je le savais ET je ne le savais pas, simultanément et depuis le début.

17.07.2006

*quatre vers quotidiens
(un de moins que Lawrence)
pour se faire venir mots à la bouche
(le quatrième ici déjà superflu)*

J'aurais dû être peintre.

Un quelconque trouduc de presse-tubes bien peinard dans sa turne de peintre avec ses pinceaux et ses toiles, avec ses chiens, ses chats, ses canaris et sa tambouille de peintre. Clientèle de chaînes d'hôtels et de villages-vacances, un tableau dans chaque chambre, dans chaque vestibule, dans chaque kitchenette — marché inépuisable. Nus, paysages, marines... Ou nus au paysage, ou nus marins, natures mortes à gogo, corbeilles de fruits, corbeilles de fleurs, corbeilles de pain, de l'osier en veux-tu et des machins dedans, barques échouées, cabanons, mouettes, seins de pucelle avec drapé, nibards de fausse vierge en clair-obscur, barbouilleur à tout va, à tout croquer, peintre universel, dealer de croûtes, avec petite baraque et potager, crinière et foulard rouge, croquenots, pantalon de velours, et l'estime des gens du cru et les nippes mouchetées et l'odeur d'huile de térébenthine jusque dans mon lit. J'aurais dû m'appeler Marcel Biscuit — dit Marbis —, ou William Cake, ou Eugenio Tiramisù, trogne et sourire à l'avenant, et trimballer en toutes saisons ma candeur imbécile de peintre satisfait de soi pour l'éternité de la vie.

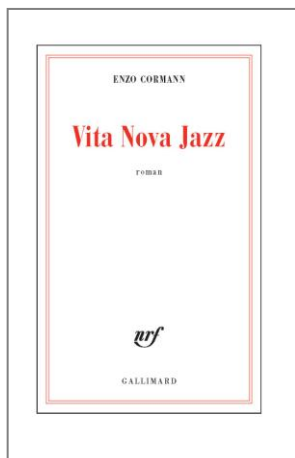
Ou nomade. Nomade, c'est chic — *clochard céleste, citoyen du monde*. Un camping-car, un chien. Vendre les sax, tourner la page musique, oublier le jazz, changer de programme, changer de vie, cesser de tourner autour du pot : être au monde et basta. Vagabond, anonyme. Rencontres de hasard — d'un jour, d'un bock. Kilomètres quotidiens. Si joyeux le matin de prendre le volant avec un godet de café fumant à portée de la main, sans la moindre idée de la prochaine halte, sans autre destination que le jour qui vient, la route qui va. Le bruit feutré du 18 CV dans l'habitacle insonorisé, flamenco ou gamelan ou blues dans le système sonore ultra-sophistiqué, provisions pour la semaine, vin blanc au frais, réserve d'herbe et de romans et de films.

Je ne me suis pourtant pas fait peintre — pas plus que routard ou œnologue (j'aurais pourtant fait le meilleur sommelier irlandais du monde, avec couperose et tablier et claquements de langue et vins espagnols). Je me suis contenté d'être ce que je suis, ce que tout un tas de gens croient savoir que je suis, et que je serai jusqu'à ma mort — veulent-ils croire : *figure majeure de la scène jazzistique contemporaine*, comme le proclame finement le programme de monsieur Forlano, saint patron de la branlette jazzy.

Durant vingt-cinq ans, j'ai couru la planète en soufflant dans un tube de cuivre percé et coudé. J'ai composé des centaines de thèmes et enregistré une vingtaine d'albums et perfectionné mon instrument et dirigé des bands. Après vingt-cinq années passées à me défendre, concert après concert, preuves sonnantes à l'appui, d'être bien celui que je prétendais être — à savoir moi-même —, n'était-il pas temps de faire une bonne fois *défait*, de décevoir une bonne fois les concocteurs de coups jazzeux ? *Il faut être absolument décevant !*

Concept et com' : la musique n'est pour eux qu'un prétexte. Cittadino Forlano, le Citizen Kane du *jazz all stars*, se fout éperdument de savoir ce que vous jouez, et plus encore *comment* vous le jouez. Son coup à lui consiste (consistait!) à ressusciter pour un soir le Vita Nova Jazz Ensemble vingt ans après sa création, et soixante ans après la naissance de son leader. Résultat — coup de maître : *sold out!* Oui mais, dottore Massimiliano, c'était compter sans les joies de la trahison et de la défection! sans le gros souffle de vie dans le cul qui t'était destiné. Ton jouet tout neuf, la belle et sensationnelle et inédite idée qui t'a permis de vendre trois mille tickets en moins d'une semaine a été piétinée. Va falloir rembourser, *signore il direttore*. Va falloir expliquer aux gens. Service de presse explosé! Adieu dollars, carrière, sourire carnassier. *Jim Erris, salaud! imposteur! ordure! hyène lubrique! ad libitum...*

Je pense à cet amant sans visage, à cet artiste sans œuvre,
et je commence à lire : *Je, soussigné Vénus, cinquante-cinq ans,*
né le 25 avril 1947 à Presques, enregistré à l'état civil sous le nom
de ma mère, Fayard, et prénoms Paul André Félix...



Vita Nova Jazz

Enzo Cormann

Cette édition électronique du livre
Vita Nova Jazz d'Enzo Cormann
a été réalisée le 23 mars 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131853).

Code Sodis : N46279 - ISBN : 9782072424441.

Numéro d'édition : 179216.